

Origine et fonctions du langage chez John Locke

Maxime Kobenan Kouman

Université Félix Houphouët-Boigny

Département de Philosophie

kouman.maxim@gmail.com

Résumé

Contrairement à l'innéisme qui est une théorie philosophique qui soutient que l'homme naît avec des idées innées y compris le langage, Locke montre que le langage ne saurait être naturel. Il est tributaire du monde sensible. Locke montre aussi que celui-ci a deux fonctions principales : 1) si l'homme est un être de société, il lui faut alors le langage afin qu'il puisse communiquer ses idées aux autres. 2) Le langage joue un rôle dans l'acquisition de la connaissance car il permet la conservation et la stabilité de la pensée.

Mots clés : langage, idées, mots, communication, connaissance, sociabilité, expérience.

Introduction

Depuis l'Antiquité, les philosophes se sont toujours intéressés à l'étude du langage. En effet, dans leur approche, ils ont pu parler du langage au nom de leur intuition, de leur expérience empirique de la parole, ou de leurs propres hypothèses métaphysiques. Le problème central du discours philosophique sur le langage, était d'aboutir à une connaissance la plus exacte possible, hic et nunc, de celui-ci, de sa nature, de son fonctionnement et de ses fonctions. Dans ce

débat, la participation de John Locke, en tant que philosophe du langage, a nécessairement modifié profondément les connaissances jusque-là acquises sur le langage.

En effet, au cœur du système philosophique lockéen, se trouve positionné une place de choix accordée à l'étude du langage. Selon Locke, toute étude sérieuse sur la théorie de la connaissance, nécessite au préalable une certaine étude des différents mécanismes du langage. Une des plus grandes originalités de sa philosophie est de faire de la sémiotique (science des signes dont l'esprit fait usage pour comprendre les choses ou pour transmettre aux autres sa connaissance) un problème central dans la théorie de la connaissance.

Ainsi, l'étude du langage, la maîtrise de tous ses rouages, constitue une propédeutique à l'étude des autres sciences. Face à une telle nécessité accordée au langage, à son influence sur l'acquisition de la connaissance et de l'existence humaine, il s'avère important pour nous de réfléchir sur les interrogations suivantes : D'où viennent les mots ? Autrement dit, quelle est l'origine du langage ? Pourquoi les hommes en font-ils usage ? Quelles sont les conséquences qui découlent de ses abus ? Il s'agira donc de montrer dans la première partie, l'origine du langage, ensuite faire ressortir ses fonctions et enfin, faire une étude de ses dangers.

1. De l'origine du langage

Pour connaître l'origine du langage chez John Locke, il faut avant tout étudier le cheminement par lequel l'homme parvient à la connaissance. Ce qui revient à analyser d'abord le conflit qui oppose l'empirisme à l'innéisme.

ORIGINE ET FONCTIONS DU LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

1.1. *Locke et l'empirisme*

Locke est un philosophe empiriste. La philosophie empiriste qui s'oppose à la philosophie innéiste, se définit comme une théorie qui conditionne la connaissance par l'expérience. L'empirisme Lockéen se pose en s'opposant à l'innéisme cartésien. Rappelons que l'innéisme est un courant philosophique qui soutient fermement que l'homme naît avec des idées. L'inné, c'est ce qui est consubstantiel à la nature humaine, c'est ce que l'on possède à la naissance, indépendamment de toute donnée acquise.

René Descartes s'est imposé comme la figure marquante de l'innéisme de la philosophie moderne, c'est-à-dire à partir du XVII^{ème} siècle. Selon lui, les sens sont trompeurs ; seule la raison est source de connaissance fiable. L'exposé que R. Descartes (1979, p. 97) en fait dans les *Méditations métaphysiques* en dit long.

Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'effacerai même de ma pensée toutes les images des choses corporelles, ou du moins, parce qu'à peine cela peut-il faire, je les réputerai comme vaines et comme fausses.

Selon Descartes, sentir, voir, goûter, toucher, entendre, ne nous fournissent pas des connaissances réelles. Certes, par le biais des sens, on peut former certaines idées des choses, mais ces idées ne constituent pas une vraie connaissance. G. Pascal (1990, p. 52), à la suite de Descartes, condamne la connaissance sensorielle en ces termes : « les impressions sensibles, en effet, ne sont que des signes ; les sens signifient, ils ne font pas connaître ». Selon lui, la connaissance que procurent les sens est un savoir de premier degré. Les sens ne permettent pas de connaître l'ipséité des phénomènes.

C'est contre cette thèse d'idées innées que Locke s'exprime. Qu'est ce qui sous-tend la théorie de la connaissance

de Locke ? D'où tirons-nous notre connaissance ? Locke répond en un mot : de **l'expérience**. Voici, pour Locke, le mot clé qui va faire la différence dans le débat sur l'origine du langage. Il relie toute connaissance à la sensation. Au commencement, l'âme n'est qu'une table rase (*tabula rasa*), vierge et vide de tout caractère. A l'origine, l'âme était comme un lieu vide. La sensation frappe d'abord l'esprit, et ensuite nous édifions notre savoir après réflexion. Ce sont les sens qui s'ouvrent au monde extérieur, captent les informations, et ensuite alimentent la raison. Ainsi donc, de l'expérience dépend la réflexion. C'est dans ce sens que Locke (1998, p. 61) nous fait part de l'origine de la connaissance :

supposons donc qu'au commencement l'Âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tous caractères, sans aucune idée, quelle qu'elle soit. Comment vient-elle à recevoir des idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'imagination de l'homme, toujours agissante et sans bornes, lui présente avec une variété presque infinie ? D'où puise-t-elle tous ces matériaux qui sont comme le fond de tous ses raisonnements et de toutes ses connaissances ? A cela je réponds en un mot, de l'expérience : c'est-là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de là qu'elles tirent leur première origine.

Tel est l'enjeu de la thèse Lockéenne selon laquelle toutes nos idées proviennent de deux sources de la connaissance : la *sensation* d'abord et ensuite la *réflexion*. Cette thèse qui constitue la substance même de l'empirisme, influencera nécessairement toute sa théorie du langage.

1.2. *L'expérience comme origine du langage*

À l'instar de la connaissance qui tire son origine de la sensation, Locke montre également que le langage est généré par le contact de l'homme au monde sensible. Le langage

ORIGINE ET FONCTIONS DU
LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

n'est pas né : il est une conception des hommes eux-mêmes. Dans le chapitre I du Livre III de l'*Essai*, Locke y montre clairement que les mots sont tributaires de nos observations des choses sensibles. Les mots qui sont signes de nos impressions intérieures, tirent leur origine des idées sensibles. Ils ne sont pas des signes de qualités qui existent naturellement dans les choses. Ils sont au contraire des marques sensibles. Selon J. Locke (1998, p. 323),

une autre chose qui nous peut approcher un peu plus de l'origine de toutes nos notions et connaissances, c'est d'observer combien les mots dont nous nous servons, dépendant des idées sensibles, et comment ceux qu'on emploie pour signifier des actions et des notions tout-à fait éloignées des sens, tirent leur origine de ces mêmes idées sensibles.

Ce qui ressort de cette affirmation, c'est que les mots sont des signes arbitraires ou conventionnels : ils sont institués par les sociétés selon leur besoin. En effet « les mots ne signifient autre chose que les idées particulières des hommes, et cela par une institution tout-à-fait arbitraire » (p. 327). Locke ne nie pas l'existence des organes naturels dont Dieu a pourvu à l'homme, et qui le distinguent des autres êtres. Les hommes possèdent des organes naturels qui leur permettent de parler. Mais ce ne sont que des organes et non le langage. Une chose est de disposer des organes naturels, et une autre chose est de disposer le langage. Nous le lisons expressément dans cette affirmation de J. Locke (p. 322) :

l'homme a naturellement des organes façonnés de telle manière qu'ils sont propres à former des sons articulés que nous appelons des Mots. Mais cela ne suffisait pas pour faire le langage.

S'il suffisait de posséder des organes, pour posséder le langage, les animaux en seraient pourvu, or tel n'est pas le cas car « on peut dresser les perroquets et plusieurs autres oiseaux

à former des sons articulés et assez distincts, cependant ces animaux ne sont nullement capables de langage » (p. 322).

Cette conception lockéenne peut se vérifier par l'exemple des enfants qui apprennent à parler. En effet, on peut constater aisément que les enfants qui ont grandi dans un milieu social ouvert à de nombreuses personnes, ont un langage qui se développe plus rapidement que ceux des enfants existant dans des milieux renfermés. C'est la preuve que la société a une influence considérable sur langage. Un autre exemple est celui de l'apprentissage de nouvelles langues autres que celle que l'on parle déjà. Comment parler une autre langue si l'on ne l'a pas apprise ? Or apprendre, c'est aller vers les autres, c'est échanger avec les autres, c'est cohabiter avec eux. La vie commune, les voyages, l'apprentissage scolaire, sont autant de facteurs qui favorisent la maîtrise des langues.

Nous retenons de ces exemples que le langage est le fruit d'une *fabrication* sociale. Il se présente comme un système des signes qui fait correspondre arbitrairement un signifiant (son ou trace) et un signifié (contenu de la pensée). Ainsi le signifiant renvoie au mot et le signifié renvoie à l'objet de la pensée. Selon J. Locke (1998, p. 323), même les mots qu'on croirait abstraits, tirent en réalité leur origine du monde sensible,

ainsi les mots suivants, imaginer, comprendre, s'attacher, concevoir, instiller, dégoûter, trouble, tranquillité, etc. sont tous empruntés des opérations de choses sensibles, et appliqués à certains modes de penser.

L'auteur nous donne ici un exemple plus précis : celui du mot *esprit* et du mot *ange*. Le mot *esprit* dans son acception première, signifie *souffle*, et celui d' *ange* signifie *messenger*. Il suffit d'analyser tous les mots jusqu'à leur source, pour se rendre compte que dans toutes les langues, les mots qu'on

ORIGINE ET FONCTIONS DU LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

emploi pour désigner des choses dites abstraites, ont tiré leur première origine des idées sensibles. C'est dans ce sens qu'il faut saisir cette affirmation de G. Brykman (2001, p. 72) :

tous les mots qui désignent ce qui ne tombe pas sous les sens ont pris leur signification, par transposition métaphorique, dans le domaine du monde extérieure perceptible par quiconque.

C'est dire que l'attribution d'un mot à une idée pour la représenter est une décision parfaitement arbitraire. C'est d'ailleurs pour cela que les mots recouvrent suivant les individus, des idées différentes. Chaque individu est libre de nommer chaque chose par le mot qui lui plaît, souligne R. Polin (1960, p. 30).

En somme, disons que les mots sont des marques sensibles des idées privées à l'intérieur de l'esprit. Le sens d'un mot, c'est l'idée qu'il représente, dont il tient lieu. Le langage est privé et ses mots s'apprennent ostensiblement quand on nous montre les choses. « Il sert à décrire et à classer des évènements avec lesquels nous sommes directement et immédiatement en rapport » (Y. Michaud, 1986, p. 112). Nous constatons donc qu'avec Locke, le langage est un dérivé du monde sensible.

Après avoir situé l'origine du langage, il nous faut dès à présent faire ressortir ses fonctions. A quoi sert le langage ? Pourquoi les hommes ont-ils besoin de faire recourt au langage ?

2. Les fonctions du langage

Nous venons de démontrer que les hommes créent arbitrairement les mots. Les mots sont les signes de nos idées. Grâce aux mots, les hommes parviennent à exprimer leurs

idées. Les mots sont nos impressions intérieures. De cette origine sensorielle du langage, Locke donne deux fonctions fondamentales du langage :

- la fonction communicationnelle
- le langage comme moyen de connaissance

2.1. La fonction communicationnelle du langage

Locke présente l'homme comme un animal parlant, un animal qui peut produire des sons articulés. Dieu, dans son infinie bonté, a fourni à l'homme le langage pour les nécessités et les commodités de la vie sociale. Comment serait-il possible aux hommes de vivre en société s'il n'existait pas ce moyen naturel de communication appelé langage ? Ainsi, J. Locke (1998, p. 322) dit :

Dieu ayant fait l'homme pour être une créature sociale, non seulement lui a inspiré le désir, et l'a mis dans la nécessité de vivre avec ceux de son espèce mais de plus lui a donné la faculté de parler pour que ce fut le grand instrument et le lien commun de cette société.

Ceci pour montrer que le langage, à l'instar de la société, s'élabore par un usage raisonnable des facultés de l'homme en vue de la réalisation de ses fins proprement humaines. On note que le langage est un outil qui permet d'assurer la communication entre les hommes, qui seraient, autrement, abandonnés à eux-mêmes, incapables de pouvoir s'entraider et bâtir une communauté. Autrement dit, une société humaine sans langage n'en serait pas une. Locke assimile chez l'homme, la faculté de parler et la nécessité qu'il éprouve de cohabiter avec ceux de son espèce. Vivre en société c'est, avant tout, communiquer. Nos idées resteraient abstraites, si elles n'étaient pas extériorisées par le canal du langage. Il donne vie à nos pensées. Dans la logique lockéenne, le mot est toujours le signe d'une chose, pouvant être compris par

ORIGINE ET FONCTIONS DU
LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

l'autre quand il est proféré par le locuteur. Qu'est-ce que communiquer ? Pour répondre à cette question, J. Locke (p. 322) écrit :

il était nécessaire qu'outre les sons articulés, l'homme fut capable de se servir de ces sons comme des signes de conceptions intérieures, et de les établir comme des marques, des idées que nous avons dans l'esprit, afin que par là elles puissent être manifestées aux autres, et qu'ainsi les hommes puissent s'entre-communiquer les pensées qu'ils ont dans l'esprit.

Par cette caractéristique Lockéenne du langage, on constate que le terme *communication* est conforme au champ lexical classique selon lequel la communication se présente comme la transmission d'un message à partir d'un destinataire (émetteur) à un destinataire (récepteur), à travers un canal et au moyen de signes (mots).

Au-delà de cette définition, connue, Locke assigne aux mots une fonction utilitaire et sociale : celle qui consiste à faire comprendre les idées de celui qui parle au reste de la société. En effet, il serait impossible de construire une société bien structurée sans une communication de pensées. Pour que la société ait tout son sens,

il était nécessaire que l'homme inventât quelques signes extérieurs et sensibles par lesquels ses idées invisibles dont ses pensées sont composées, puissent être manifestées aux autres (p. 324).

Voilà qui clarifie la fonction du langage, qui consiste, avant tout, à la communication. Selon Locke, lorsqu'un homme parle à un autre homme, c'est afin de pouvoir être entendu et compris ; et le but du langage est que ses sons ou marques puissent faire connaître les idées de celui qui parle, à ceux qui l'écoutent.

Ainsi, il appartient donc à chaque membre du groupe de consentir, tacitement, à un usage commun et tenu pour

véritable, qui fait correspondre à chaque idée, un mot bien défini et constitue ainsi un langage. Ce qui a fait dire à R. Polin (1960, p. 32), que « le langage, comme la société s'élabore par un usage raisonnable des facultés de l'homme en vue de la réalisation de ses fins proprement humaines ».

La capacité de parler de l'homme et la nécessité qu'il ressent à vivre avec des êtres de son espèce, sont tributaires du même programme. Vivre en société, c'est communiquer, et communiquer, c'est parler avec les autres. La vie sociale et la faculté de parler s'interpénètrent réciproquement. Ainsi, faut-il noter que le langage rapproche les hommes. La communication sociale est bien une forme de présence de l'émetteur et du récepteur ; elle me fait *être* là où est autrui, et fait *être* autrui là où je suis. L'existence du langage est une condition nécessaire pour la vie en groupe. C'est dire que sans les mots, sans le langage, les hommes seraient tout simplement juxtaposés les uns des autres comme des atomes. C'est le langage qui anime la vie entre les hommes, il donne un sens à la sociabilité humaine. Au-delà de cette fonction de communication, Locke montre également que cette faculté joue un grand rôle prépondérant dans l'acquisition de la connaissance.

2.2. *Langage et connaissance*

Selon le projet empiriste de Locke, après la communication, le langage contribue à l'acquisition de la connaissance en tant qu'un moyen susceptible de pallier aux insuffisances de la mémoire. En clair, l'homme trouve dans le langage un moyen de pallier son manque de mémoire et permet ainsi à la pensée de se conserver et d'être stable. Ainsi en donnant des noms aux objets, on permet ainsi à la mémoire de les fixer une fois pour toute afin de faciliter la communication avec les autres. J. Locke (1998, p. 325) le dit expressément

ORIGINE ET FONCTIONS DU
LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

au chapitre I du livre III de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* :

pour mieux comprendre quel est l'usage et la force du langage, et tant qu'il sert à l'instruction et à la connaissance, il est à propos de voir en premier lieu, à quoi c'est que les noms sont immédiatement appliqués dans l'usage qu'on fait du langage.

Ainsi l'usage des mots consiste à être des marques tangibles des idées ; et les idées qu'on désigne par les mots, sont ce qu'ils signifient proprement et immédiatement. Nos idées se retrouvent dans les mots que nous employons pour les exprimer. Pour Locke, l'universel en matière de connaissance est, pour lui, une création de l'entendement. La classification des choses ne réside pas dans la nature de ces choses mais dans leur nomination. Une bonne nomenclature des objets et une bonne indication de nos pensées par des mots appropriés permet de faciliter la connaissance. Selon J. Locke (1998, p. 328),

tout ce qui existe, étant des choses particulières, on pourrait peut-être s'imaginer, qu'il faudrait que les mots qui doivent être conforme aux choses, fussent aussi particuliers par rapport à leur signification. Nous voyons pourtant que c'est tout le contraire, car la plus grande partie des mots qui composent les diverses langues du monde, sont des termes généraux : ce qui n'est pas arrivé par négligence ou par hasard, mais par raison et par nécessité.

Pour connaître et faire connaître, il est nécessaire pour les hommes de s'entendre tacitement sur des termes *généraux*. Locke est conscient que lorsque chaque mot véhicule une idée particulière, la connaissance des choses devient ainsi limitée. Pour parvenir à une connaissance objective, le principe d'économie des mots doit au préalable accompagner le langage. Entendons par terme *général* et *universel* une idée générale ;

une idée générale, étant une abstraction, est composée de plusieurs idées particulières comptables.

A dire plus simplement, l'objectif du langage est de faire comprendre les idées de celui qui parle, à ceux qui l'écoutent. C'est dire que l'usage ou l'adoption des termes généraux permettent d'éviter les proliférations des termes dans le langage. Si chaque mot devrait avoir qu'une seule idée particulière, la communication serait alors sujette à confusion et la connaissance deviendrait impossible ; car l'entendement lui-même, qui établit la connexion entre le mot et l'idée, se trouverait dans l'incapacité de retenir toute cette multitude de termes. Le palliatif, c'est de faire en sorte qu'un seul mot puisse, par moment, signifier plusieurs choses. N'a-t-on pas l'habitude de dire que « le mot n'a de sens que dans son contexte » ? Comment progresser dans la connaissance alors que les hommes n'ont pas accès à d'autres idées que celles données dans leurs propres pensées ?

Locke répond à cette préoccupation à travers l'exemple du mot *or*. Le terme général *or* par exemple, est un mot commun aux interlocuteurs. Chacun peut y mettre ce qu'il en connaît, partager avec l'autre ce qu'il en sait de plus ou apprendre de l'autre ce qu'il en ignore. La connaissance de la chose n'interviendra néanmoins que quand il en aura fait une perception claire et distincte ou qu'il en aura conçu la démonstration. Telle est la condition pour que la science (connaissance) devienne possible, par delà les abus et les confusions si fréquents dans le langage.

Selon Locke, on ne peut appliquer un mot sans connaître son sens. Le passage par l'idée ? signification est la condition préalable de l'usage des mots. Ainsi les mots signifient dans la bouche de chaque homme les idées qu'il a dans l'esprit. Le langage favorise donc la connaissance en ce sens que c'est cette faculté qui permet l'extériorisation de nos pensées. Cependant

ORIGINE ET FONCTIONS DU LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

le langage peut constituer un danger lorsqu'il fait fi des termes généraux c'est-à-dire des concepts tacitement admis par tous.

3. Les dangers du langage

Les incompréhensions, les confusions et les conflits sont souvent dus à un mauvais usage du langage. Locke juge donc nécessaire de procéder d'abord à l'étude du langage, car connaître le sens des mots que l'on utilise peut contribuer à pacifier les relations humaines. Les mésententes sont souvent dues à une confusion des mots et expressions que nous utilisons. Certes, le langage est un instrument de communication incontournable de nos idées et de nos pensées, mais par sa présence sensible, il s'impose à notre intérêt, de manière plus vive que les idées. Selon A.- L. Leroy (1964, p. 40),

comme il se produit souvent, le signe déplace le signifié et le rejette à l'arrière-plan de l'esprit et le statique, par sa persistance réelle ou supposée, fait oublier le mouvement de la réalité. L'examen de nos connaissances doit toujours commencer par la critique du langage, qui doit en préciser le sens.

C'est pour cela que Locke s'est toujours méfié du sens des mots abstraits. En effet, quand je parle, je peux donner l'impression que mon interlocuteur comprend les choses comme moi-même, alors que lui-même n'a affaire qu'à ses propres idées. C'est pourquoi, selon Locke, plusieurs personnes peuvent se servir du même mot avec des significations différentes et donc désigner des objets différents. C'est ainsi que les mésententes et les *conflits* arrivent à survenir entre les hommes. Chaque fois que les pensées de deux personnes ne sont pas définies par les mêmes mots, il y a discussions, voire disputes.

Les abus des mots, selon Locke, sont le fait de certaines fautes et négligences volontaires que nous commettons et

qui rendent la communication ambiguë et confuse. Le terme *justice* par exemple, est employé par tous ; mais les idées simples qui, jointes ensemble, renvoient à l'idée complexe désignée par le nom général de *justice* sont souvent inconnues de certains. C'est ce que J. Locke (1998, p. 416) souligne en ces termes :

il ne suffit pas qu'on emploie les mots comme signes de quelques idées, il faut encore que les idées qu'il leur attache, si elles sont simples, soient simples et distinctes, et si elles sont complexes, quelles soient déterminées, c'est-à-dire qu'une collection précise d'idées simples soit fixée dans l'esprit avec un son qui lui soit attaché comme signe de cette collection précise et déterminée, et non d'aucune autre chose.

Communiquer avec certains mots qui ne désignent aucun objet précis constitue un danger du langage. Lorsqu'on utilise le même mot pour désigner plusieurs choses à la fois, on tombe nécessairement dans l'errance et donne au langage d'être truffé d'ambiguïtés. La question qu'on se pose alors est la suivante : Que faut-il faire alors pour conjurer les dangers du langage ?

L'objectif de Locke est précisément de clarifier la place des mots dans la connaissance. C'est lorsque les mots seront bien définis et désignés réellement les objets auxquels ils s'adressent que les abus de langage pourront être décelés, et, ainsi, les débats entre les hommes seront moins confus. Pour remédier aux dangers du langage, Locke nous donne les solutions suivantes : d'abord, les hommes devraient prendre soin de ne se servir d'aucun mot sans signification ; ni d'aucun nom auquel il n'attache une quelconque idée. Ensuite, il faut que les idées qu'on attache aux mots soient simples, claires et distinctes. Enfin « il faut que les hommes prennent soin d'approprier leurs mots, autant qu'il est possible, aux idées que l'usage ordinaire leur a assigné », souligne J. Locke (1998,

ORIGINE ET FONCTIONS DU LANGAGE CHEZ JOHN LOCKE

p. 418). Purifier son discours des ambiguïtés linguistiques permet d'anticiper sur les dangers du langage. Il faut donc que l'analyse et le choix des mots soit un exercice qui préexiste à toute articulation linguistique.

En somme, les mots, dans nos discours, ne doivent pas se réduire aux idées uniquement, ils doivent aussi nous faire voir l'objet désigné. Aussi les idées doivent être parfaitement connues de celui qui parle, et être bien rendues. Savoir utiliser distinctement et clairement les mots peut permettre d'éviter les confusions qui alourdissent les relations humaines.

Conclusion

Nous retenons de cette démonstration sur le langage qu'il est la faculté que Dieu a pourvu aux hommes afin de faciliter une vie en société. Locke présente le langage comme un grand instrument et un bien commun pour la vie en société. Sans langage, les hommes se regarderaient comme des êtres inanimés, car il serait impossible de communiquer entre eux. Ainsi le langage est la condition de possibilité de la communication entre les hommes, sans oublier aussi qu'il est le canal d'acquisition et de transmission de la connaissance.

Condition nécessaire de la vie en groupe, il faut cependant préciser avec Locke que les mots ne sont pas des signes naturels des choses ou des idées. Les mots sont des signes arbitraires ou conventionnels relevant des hommes eux-mêmes. Ils ont été institués par les hommes afin de faciliter la vie en groupe. Locke se présente ainsi comme l'une des figures emblématiques de la philosophie empiriste. Les mots naissent et évoluent grâce à nos contacts avec les objets sensibles. C'est pour cela que les hommes doivent prendre soin de bien choisir les mots qui désignent leurs pensées afin d'éviter les confusions dans la communication.

Références bibliographiques

BRYKMAN Geneviève, 2000, *Idées, langage et connaissance (Locke)*, Paris, Ellipses.

DESCARTES René, 1979, *Méditations métaphysiques*, Paris, G. F.

LEROY André-Louis, 1964, *Locke*, Paris, PUF.

LOCKE John, 1998, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Trad. P. Coste, Paris, J. Vrin.

MICHAUD Yves, 1986, *Locke*, Paris, Bordas.

PASCAL Georges, 1990, *Pour connaître Descartes*, Paris, Bordas.

POLIN Raymond, 1960, *La politique morale de John Locke*, Paris, PUF.

Abstract

Language origin and functions for John Locke

Contrary to innateism, a philosophical theory which holds that man is born with innate ideas, including language, Locke, shows that language cannot be natural. It depends on the sensible world. After this focus on the origin of language, Locke shows that it has two main functions : The first role is to allow communication. If man is a being of society, then he must have language so that he can communicate his ideas to others. The second role of language is that this faculty plays a role in the acquisition of knowledge. Indeed, language makes it possible to compensate for the shortcomings of memory to the extent that it allows the conservation and stability of thought.

Keywords : Language, ideas, words, communication, knowledge, sociability, experience.